

La dimension mystique dans le roman français à la fin du XIXe siècle : Etude du personnage de Caïn Marchenoir, le prophète mystique de Léon Bloy

The mystical dimension in the French novel at the end of the 19th century: Study of the character of Caïn Marchenoir, Léon Bloy's mystical prophet

FIZAZI Mohammed

Doctorant

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

Université Mohammed V- Rabat

Laboratoire Art, Littérature, Langues, Civilisation et Culture

Maroc

Mohammed.fizazi@yahoo.fr

Date de soumission : 07/01/2021

Date d'acceptation : 22/02/2021

Pour citer cet article :

FIZAZI. M. (2021) «La dimension mystique dans le roman français à la fin du XIXe siècle : Etude du personnage de Caïn Marchenoir, le prophète mystique de Léon Bloy», Revue Internationale du chercheur «Volume 2 : Numéro 1» pp : 92 - 108

Résumé

Ce travail est une étude du personnage de Caïn Marchenoir, figure phare de l'œuvre romanesque de Léon Bloy. Personnage principal du roman d'inspiration autobiographique *Le Désespéré*, et secondaire dans le roman *La Femme Pauvre*, il s'agit d'une transposition littéraire de l'auteur. Le personnage hérite des traits physiques et moraux de l'auteur ainsi que de son intransigeance catholique. Toutefois, l'auteur fait de son personnage une figure proche de celle du prophète biblique. Et ce, aussi bien au niveau onomastique qu'au niveau du développement du personnage. Marchenoir présente, en effet, des similitudes avec différents personnages bibliques, et incarne très souvent également, une figure christique rédemptrice, mais paradoxalement, il semble lui-même dans une vaine attente de la rédemption. Cet article propose une étude du personnage en tant que figure mystique, symbolisant ce que serait un personnage biblique la veille du XXe siècle, en plein déclin du fait religieux en France et en Europe.

Mots clés : Léon Bloy ; Littérature ; Mystique, Prophète ; Caïn Marchenoir.

Abstract

This work is a study of the character of Caïn Marchenoir, a leading figure in Léon Bloy's novels. Main character in the autobiographically inspired novel *Le Désespéré*, and secondary character in the novel *La Femme Pauvre*, it is a literary transposition of the author. The character inherits the author's physical and moral traits as well as his Catholic intransigence. However, the author makes his character a figure close to that of the biblical prophet. This is true both on the onomastic level and in the development of the character. Indeed, Marchenoir bears similarities to various biblical characters, and very often also embodies a redemptive Christian figure, but paradoxically, he himself seems to be in a vain wait for redemption. This article proposes a study of the character as a mystical figure, symbolising what a biblical figure would be on the eve of the 20th century, in full decline due to the religious situation in France and Europe.

Keywords : Léon Bloy ; Literature ; Mystic ; Prophet ; Cain Marchenoir.

Introduction

Léon Bloy est sans doute l'un des auteurs catholiques les plus proéminents de la fin du XIX^e siècle. Polémiste et Pamphlétaire, il s'est illustré en son temps par sa défense inconditionnelle de la cause chrétienne, au point où il est souvent considéré comme un « croisé moderne ». Connu pour sa riche production en essais et en articles, le plus souvent pamphlétaires. Son œuvre romanesque ne se résume qu'à deux ouvrages : *Le Désespéré* (1887) et *La Femme pauvre* (1897). Les deux romans sont à caractère autobiographique.

Le premier revient sur la relation de Léon Bloy avec Anne-Marie Roulé, transposés dans le roman en Caïn Marchenoir et Véronique Cheminot, relation où la sensualité est peu à peu effacée par un mysticisme naissant. Le deuxième roman, dont les événements sont antérieurs à ceux du premier, met au centre de son intrigue la dure vie de Clotilde qui, malgré sa vie misérable et sa profonde détresse, reste animée d'une grande foi, et d'une grâce divine qui lui permet d'affronter ses souffrances. Les deux romans sont profondément marqués par l'expérience mystique de l'auteur et par son inquiétude spirituelle.

Venant du grec *Mustikos*, qui signifie « mystère », la mystique désigne, dans le domaine religieux, ce qui est relatif aux mystères, aux croyances cachées ou secrètes. Dans le christianisme, le mot désigne les expériences spirituelles de l'ordre du contact avec une entité transcendante non discernable par le sens commun, soit du contact avec le divin. Bien que l'usage du mot soit chrétien à l'origine, le phénomène est bien antérieur. C'est ainsi qu'on a qualifié de mystiques d'autres traditions plus anciennes que le christianisme, comme le chamanisme, la kabbale, ou encore les cultes à mystères grecs dont la mystique chrétienne est l'héritière directe.

Dans le christianisme, chez les mystiques médiévaux, la quête de Dieu est générée, comme le rapporte Michel De Certeau, par la perte du corps du Christ, par lequel Dieu s'est présenté aux hommes (De Certeau, 1982 :108) , et l'envie de le retrouver. L'époque où vit Léon Bloy est particulièrement difficile pour le fait religieux. La religion perdait du terrain dans tous les domaines, qu'ils soient politiques, scientifiques, philosophiques ou sociaux. Après que la Révolution française ait mis fin à tout pouvoir religieux en annulant la monarchie de droit divin et le pouvoir du clergé, les découvertes scientifiques ont porté un coup dur à la crédibilité de la religion, en mettant en cause la véracité de faits rapportés par les textes sacrés. Le règne du positivisme scientifique annexe également d'autres domaines tels la littérature et la philosophie, donnant ainsi naissance, en littérature, au courant naturaliste.



Le divin ayant perdu toute présence, Nietzsche déclare que « Dieu est mort ». Cette déclaration ne marque toutefois pas la fin définitive de la religiosité, car ce déclin du Christianisme ne se fait pas sans résistance. Face aux efforts rationalistes et positivistes pour balayer la religion, le Christianisme résiste en prenant la littérature comme fer de lance. Dès le lendemain de la Révolution, clercs et écrivains catholiques se mobilisent pour défendre la cause chrétienne, et sa prééminence dans la société. Depuis le Consulat, les conditions politiques favorables au Christianisme permettent l'avènement d'une littérature contre-révolutionnaire alimentée par la religion, représentée notamment par le courant romantique, fermement opposé au pouvoir du rationnel, préconisant par contre le sensible et le spirituel (Charles, 1990: 24).

Mais depuis les années 1880, les efforts d'une littérature chrétienne sont balayés, pour un certain temps, par le positivisme (Dhombres, 1989: 87), introduit en littérature sous la forme du naturalisme. L'avènement de ce dernier change même les conditions d'accès à la carrière littéraire, qui exige que l'écrivain soit soumis à « la nouvelle source de légitimité que représente la science, et donc dans son incarnation, le savant » (Charles, 1990: 35). Mais les carcans qu'impose le naturalisme sont vite remis en cause par l'apparition du roman psychologique, né d'un anti-scientisme visant à défendre la culture classique contre les « barbares » naturalistes. Mais ce que nous pouvons vraiment étiqueter de renaissance littéraire chrétienne est la vague des conversions au Christianisme parmi les écrivains et les intellectuels qui ont contribué à faire « libérer » la littérature des carcans naturalistes, dont la conversion de Léon Bloy en 1879.

Dans ce contexte où la religiosité est au déclin, Léon Bloy défend le catholicisme dans son œuvre avec un zèle mystique. Toutefois sa transposition littéraire qu'est Caïn Marchenoir est un personnage ambigu, loin de l'archétype commun du saint ou du fervent croyant. Il réunit aussi bien les traits d'un fervent catholique que d'un nihiliste désespéré. Ayant une profonde foi en Dieu mais révolté par son « absence ». Bloy développe son double littéraire à la manière d'un prophète ou patriarche biblique du XIXe siècle, une époque où les miracles n'existent plus.

Le contexte dans lequel vit Bloy donne lieu ainsi à une dualité de sentiments. Par le biais de Caïn Marchenoir, son double littéraire, il est à la fois révolté par le silence de Dieu, et pris par un sentiment de nostalgie pour le passé glorieux du Christianisme. Ce dernier sentiment est là pour marquer le contraste avec l'état des choses à l'époque de Bloy, où le Christianisme subit les coups des non croyants, mais aussi et surtout de la part des croyants eux-mêmes. Il faut rappeler que Léon Bloy était un catholique intransigeant, ce qui fait que chacun de ses écrits, roman, essai ou pamphlet, est fait sous l'impulsion de son catholicisme. D'où le caractère

virulent de l'écriture bloyenne, qui affiche une sorte de combat que mène le Catholicisme pour sa survie en un milieu hostile.

Il est normal donc qu'on trouve cette colère catholique même dans l'œuvre romanesque de Bloy, où il met en scène des personnages dont la figure est proche de celle de saints ou de prophètes, dans un monde où l'agonie de la religion chrétienne prend un caractère apocalyptique. Léon Bloy puise son inspiration dans son expérience personnelle.

Il a même toujours douté de pouvoir produire une œuvre romanesque sans qu'elle ne soit inspirée de sa propre vie : « Le fait est que je suis incapable de prendre ailleurs que dans mon expérience pour écrire un roman et même ne conçois pas un autre procédé » (Bloy, 1947: 160). Ses traits physiques et moraux sont donc prêtés à Caïn Marchenoir, qui hérite ainsi de l'intransigeance catholique de Bloy. Le récit donne souvent l'impression que Marchenoir partage souvent, dans les deux romans, la même voie avec le narrateur extérieur, celle du chrétien révolté par la société sans Dieu dans laquelle il vit, et par les conséquences de cela dans le domaine littéraire. Pourrait-on donc qualifier le personnage de Marchenoir de personnage mystique ? Et que symbolise ce personnage ? Jusqu'à quel point peut-on est-il similaire à un personnage biblique ou à une figure christique ? Sa quête mystique a-t-elle un sens dans un contexte où « Dieu est mort » et la religion est à l'agonie ?

Dans ce travail, nous allons tenter, d'étudier les différents aspects du personnage de Caïn Marchenoir. Dans un premier temps, nous allons tenter de démontrer que Bloy développe son personnage à la manière d'une figure biblique. Nous aborderons ensuite l'aspect « mystique » du personnage, avant d'étudier les manifestations de son « désespoir » à la lumière de son aspect de mystique.

1. Une figure biblique

Le personnage de Caïn Marchenoir, qui est le personnage central du *Désespéré* et un personnage secondaire de *La Femme Pauvre*, est ainsi la transposition littéraire de Léon Bloy, qui exprime les idées et les convictions de l'auteur. Ce personnage, révolté par le silence de Dieu et la vaine attente de la rédemption, prend, dans les deux romans où il apparaît, une figure de prophète biblique, des fois même une figure christique. Bloy s'adresse au lecteur de son roman via Marchenoir, en suivant le modèle biblique où Dieu s'adresse aux hommes via les prophètes. Marchenoir serait aux romans, ce que sont les prophètes et les patriarches à *La Bible*.

Pour illustrer la figure prophétique de Marchenoir, Bloy le lie, implicitement et explicitement, à plusieurs figures bibliques. La première figure biblique qui vient à l'esprit en évoquant

Marchenoir est celle dont il porte le nom. Il a en vérité deux noms, tous deux à connotation biblique, mais ayant une symbolique différente : Caïn et Marie Joseph. Le dernier est son nom « non officiel » que sa mère a préféré lui donner au lieu de Caïn, le nom qu'il porte dans les registres. Il ferait référence à la vierge Marie et son époux, Joseph le charpentier, mais le prénom de Joseph fait aussi référence à l'un des douze fils de Jacob, qui, pour sa foi, est resté plusieurs années en prison. Quant au prénom de Caïn, il fait bien entendu référence au fils d'Adam, le premier meurtrier de l'histoire, qui, dans la *Genèse*, commet un fratricide sur son frère Abel. Marchenoir explique lui-même l'usage qu'il fait de ses deux noms dans *Le Désespéré* :

« J'ai eu un frère aîné mort très jeune, dans la même année que ma mère. Tout à l'heure, j'ai retrouvé des objets enfantins qui lui ont appartenu. Je t'en ai déjà parlé. Il s'appelait Abel et c'est, sans doute, ce qui détermina mon père à m'accoutrer de ce nom de Caïn dont je suis si fier. » (Bloy, 2010: 131).

Mais pourquoi Bloy donne-t-il à son personnage le nom d'une figure maudite ? pourquoi le fervent catholique qu'est Marchenoir est-il fier de porter le nom d'un personnage ayant un symbolisme maléfique dans *La Bible* ? C'est parce que le nom de Caïn a, chez Léon Bloy, une symbolique spéciale. Ce personnage, comme celui de Satan, a été sujet, à partir du 19^e siècle, de plusieurs réécritures : du personnage « Banni », qui transgresse ce qui deviendra plus tard le premier des commandements, Caïn passe au rang du personnage qui, par son fratricide, devient symbole de progrès et de dignité.

Mais chez un écrivain comme Bloy, qui respecte encore le point de vue traditionnel chrétien, l'utilisation de la figure de Caïn a d'autres raisons. Le fratricide commis par Caïn prend chez Bloy une symbolique particulière. Rappelons que Marchenoir a deux noms, dont il fait des usages différents : le nom qui figure dans les registres officiels est bien celui de Caïn, et c'est le nom qu'il utilise pour signer ses pamphlets. Mais il se laisse toujours appeler par le nom que lui a donné sa mère : Marie-Joseph Marchenoir. Le pourquoi de ses deux noms nous est donné dans *La Femme pauvre* : « Je signe Caïn quand je fais la guerre aux fratricides et je garde Marie-Joseph pour parler à Dieu... » (Bloy, 1897: 59). Contrairement donc à ceux qui ont réécrit le mythe de Caïn pour glorifier une certaine révolte contre Dieu, Bloy utilise cette figure comme symbole d'un fratricide qu'il commet sur ces mêmes écrivains qui ne suivent pas la voie divine. Bloy transforme donc la figure de Caïn, de la figure du meurtrier banni à celle du combattant qui combat au nom de Dieu. Nous assistons là à une inversion des rôles : si Caïn commet des fratricides au nom de Dieu, l'ennemi de Dieu serait donc Abel, et Caïn serait le prophète ? Nous pouvons répondre par l'affirmative, car à l'époque où vit Bloy tous les rôles sont inversés. Pour

Bloy, les deux fils d'Adam sont facilement interchangeables étant donné qu'ils incarnent, mais d'une manière opposée, une seule et même réalité. Bloy explique cela dans *Le Salut par les juifs* :

« Cette histoire si merveilleuse de Caïn, où les moralisants excogitateurs d'exégèse n'ont rien vu, sinon qu'il est mal d'égorger son frère, donne, en quelques versets d'une concision effrayante, l'itinéraire complet de la volonté divine explicitement déclarée dans les soixante-douze livres surnaturels dont l'ensemble constitue la Révélation.

Il n'existe pas dans l'écriture un raccourci plus prodigieux. C'est au point que les noms d'Abel et de Caïn, affrontés ensemble, forment une espèce de monogramme symbolique du rédempteur :

[...] L'innocent Abel, « pasteur de brebis », tué par son frère, est une évidente figure de Jésus Christ ; et le fratricide Caïn, maudit de Dieu, errant et fugitif sur la terre, en est une autre non moins certaine, -puisque ayant tout assumé, le sauveur du monde est la fois, l'innocence même, et le péché même.

Ne voit-on pas, en effet, que c'est en accomplissant ce qui pouvait être imaginé de plus identique à la boucherie du vieux Caïn, qu'ils déterminèrent le Christianisme, aussi impossible sans eux que le « cri du sang d'Abel » sans le premier meurtre ? » (Bloy, 1969: 56-57).

La mort du frère aîné, Abel Marchenoir, évoquée dans *Le Désespéré*, peut être associée à une autre mort symbolique. Léon Bloy n'ayant jamais eu de fratrie, ce frère aîné peut donc en être une autre figure. Bloy qui juge que Caïn et Abel ne sont que deux revers d'une même médaille, montrerait dans *Le Désespéré* que l'Abel qui est en lui, meurt symboliquement pour donner naissance à Caïn. C'est ce qui expliquerait la violence verbale qui caractérise Bloy/Marchenoir. On pourrait penser que dans le contexte où vit Bloy, un vrai chrétien devrait être (en apparence) plutôt Caïn qu'Abel, Caïn étant devenu un soldat de Dieu, en campagne pour la gloire du Christianisme dont l'image est Marchenoir, soldat de Dieu et critique des ennemis extérieurs et intérieurs du Christianisme, ainsi que des ordres religieux établis.

Quant au nom de famille, Marchenoir, Bloy l'emprunte à une localité du Loir-et-Cher où il était passé avec les Mobiles de la Dordogne pendant la guerre de 1870 (Glaudes, 2010: 522) ; il aurait choisi ce nom pour sa connotation désespérée. Mais ce nom ressemble aussi à un nom composé du verbe « Marcher » et de « Noir », ce qui se rapproche beaucoup du statut de Marchenoir, qui, désespéré et mystique, « Marche dans le noir », à la recherche de la lumière,

ce qui est une parfaite parabole de la quête de Dieu. Mais cela pousse à se demander comment un prophète peut-il être dans une quête désespérée de Dieu, sachant qu'un prophète est, par définition, quelqu'un ayant reçu la parole divine. Si Bloy qualifie son personnage de « désespéré » Marchenoir se voit comme abandonné par Dieu. Comment donc la figure du désespéré et celle du prophète sont-elles conciliées ?

La figure biblique qu'évoque le plus Marchenoir est bien celle de Job. En effet, l'image du croyant éprouvé et souffrant, qui vit dans la perpétuelle attente de la délivrance qui ne semble jamais venir, rappelle la condition de ce patriarche biblique, dont la foi fut éprouvée par Satan avec la permission de Dieu. Ce personnage, dont l'histoire est évoquée dans le *Livre de Job*, est, dans les trois religions monothéistes, symbole de la patience. Comme Job, Marchenoir est éprouvé par l'abandon apparent de Dieu, et comme Job, Marchenoir perd son vrai fils, le petit André, ainsi que son fils symbolique, après que son ami Léopold renonce à le nommer parrain de son fils. Mais Marchenoir n'est pas aussi patient que Job, nous avons même vu qu'il défend la légitimité du fait d'être impatient après dix-neuf siècles d'attente. Si la figure de Marchenoir semble proche de celle de Job, c'est dans le fait que les deux figures sont éprouvées, et non parce qu'ils ont fait face à l'épreuve. Mais Marchenoir justifie tout de même son attitude en évoquant Job dans *Le Désespéré* :

« Etre saint ! cria Marchenoir, [...] qui peut l'espérer ?... Job, dont on célèbre la patience, a maudit le ventre de sa mère, il y a quatre mille ans, et il faut des centaines de millions de désespérés et d'exterminés pour faire la bonne mesure des souffrances que l'enfantement d'un unique élu coûte à la vieille humanité ! » (Bloy, 2010).

Marchenoir voit donc qu'il est légitime d'être révolté si même Job, malgré sa grande patience, a maudit le ventre de sa mère. Il y aurait même un lien entre la révolte de Marchenoir et la figure de prophète biblique que lui confère le texte. Marchenoir voit la vocation de pamphlétaire comme étant une obligation, voire même une sorte de mission divine. Un pamphlétaire Catholique a donc avec un prophète un point commun : tous les deux sont investis d'une mission divine. La figure prophétique de Marchenoir l'accompagne, de ce fait, tout au long de ses apparitions dans les deux romans. En défendant le Christianisme, et en attaquant avec virulence la « Vermine des lettres » et les Catholiques modernes, Marchenoir accomplit sa mission divine. D'ailleurs ses discours ont souvent un style qui se rapproche beaucoup de celui d'un prêche, et semble, souvent, parler sous inspiration divine.

2. Un prophète mystique

Le fait qu'il parle sous inspiration divine n'est pas dit explicitement, mais souvent, dans les deux romans, Marchenoir a l'air de parler au nom d'une autre voix que la sienne. Dans *Le Désespéré*, Véronique a eu la sensation d'entendre quelqu'un parler à la place de Marchenoir :

« Mais..., je n'ai rien, mon ami, répondit-elle, en tressaillant. Je vous écoute, sans trop vous comprendre. Vos paroles sont vraies, je pense, mais si terribles ! En vérité, j'ai cru, un instant, qu'un autre parlait à votre place. Je ne reconnais plus votre voix ni même vos pensées. » (Bloy, 2010: 290-291).

Dans *La Femme pauvre*, Clotilde voit également en Marchenoir un personnage providentiel, différent du commun des hommes. Comme Véronique, elle est fascinée par son discours, qui semble également être d'inspiration divine. En effet, dans les deux romans, Marchenoir fait de long discours, caractérisés par une forte tonalité biblique, telle Saint Paul dans ses épîtres et qui donnent l'impression qu'il laisse parler une voix divine. On relève notamment, un discours virulent où il s'attaque aux écrivains présents dans un dîner où il est invité. Puis celui qu'il fait devant Véronique et Leverdier sur les chrétiens et le Christianisme, ou encore celui qu'il fait, dans *La Femme pauvre*, devant Clotilde, sur le point de vue mystique qu'il a sur les hommes et les animaux, discours si puissant que même les animaux semblent l'écouter : « La voix de cet avocat des tigres était devenue vibrante et superbe. Les bêtes féroces le regardaient curieusement de tous les points de la galerie sombre et le vieil ours canadien lui-même parut attentif » (Bloy, 1897: 62). Les discours de Marchenoir sont des discours mystiques. Comme le montre ce dernier extrait, ils auraient une nature céleste qui transcende le langage humain, que même des créatures non humaines peuvent les entendre.

Si la vocation de pamphlétaire fait de celui qui la pratique un prophète, il s'agit, avant tout, d'un prophète autoproclamé. Si Bloy voit que, dans le contexte où il vit, être pamphlétaire est une mission divine, et que de ce fait, un pamphlétaire est un prophète, il s'agit d'un prophète autoproclamé. Dieu, étant apparemment absent, ne nomme pas de prophète, mais c'est justement dans l'ombre de ce Dieu absent que le fait de s'autoproclamer prophète devient même une sorte d'obligation, car seul un prophète pourrait délivrer les gens des ténèbres de la société matérialiste et scientiste qui caractérise la France du XIX^e siècle.

Mais s'étant, implicitement, autoproclamé prophète, Marchenoir n'en reste pas moins un mystique en quête désespérée de Dieu. C'est comme cela que les deux figures sont conciliées : si la conversion de Marchenoir au Christianisme l'avait juste rendu moins désespéré qu'avant, il reste tout de même un fervent croyant, malgré le fait qu'il se sent abandonné par Dieu. C'est

donc cette puissante foi en Dieu qui le pousse à s'ériger en pamphlétaire animé d'une passion catholique militante – voir même guerrière – et qui inspire sa puissance verbale, lui donnant ainsi la figure prophétique qui le caractérise tout au long des deux romans où il apparaît, laquelle passion est accentuée par des rapprochements et des allusions avec des figures bibliques.

La conversion de Marchenoir est même décrite comme une révélation divine :

«Étant déjà sur le point de prononcer de secondaires vœux – qu'ayant parcouru, pour la première fois, le Nouveau Testament, durant l'oisive chaufferie de pieds d'une nuit de grand'garde, en 1870, il eut l'aperception immédiate, foudroyante, d'une Révélation divine. » (Bloy, 2010: 97)

Mais cette révélation divine n'est que le début de son périple. Chez Marchenoir, Dieu est à la fois présent, étant donné qu'il en a reçu la révélation, mais il est en même temps absent et n'intervient pas pour secourir le Christianisme, ce qui inaugure sa quête désespérée pour le retrouver. Toutes ces contradictions font que la figure de Marchenoir est une figure ambiguë difficile à cerner : tantôt désespéré, tantôt discourant avec assurance sur le Christianisme, à la fois prophète et révolté désespéré par le silence de Dieu, même l'issue de sa quête mystique, n'est pas claire. Il en va de même pour sa « mission » de prophète. Non seulement elle essuie un échec apparent mais elle est même la cause de sa disgrâce. Le scandale de son dernier « sermon » au dîner de Beauvivier ainsi que l'échec des pamphlets qu'il écrit dans *Le Carcan* donneront suite à une série d'événements tragiques qui se termineront par sa mort.

Le désespoir de Marchenoir accompagne donc même sa figure prophétique. Malgré le fait qu'il soit, apparemment, habité par le verbe divin, il se heurte à son impuissance à faire entendre son message, à cause de la surdité de son auditoire vis-à-vis de tout ce qui est divin, mais aussi à cause du caractère mystérieux et inaccessible de la vérité qu'il s'est donnée pour mission de révéler et qui dépasse les limites même du langage. Mais cet échec apparent accentue le caractère ambigu de Marchenoir. Si la figure du prophète chez Marchenoir est liée à celle d'écrivain pamphlétaire, aux traits caïniques qu'il souhaite mettre au service de Dieu, sa mission échoue parce que Dieu ne lui fait pas de révélation qui serait susceptible de l'aider à réussir sa vocation de pamphlétaire et faire convertir les incrédules. Nous avons ici une nouvelle contradiction de Marchenoir : quelqu'un ayant reçu la révélation pour se convertir, et qui, depuis, est habité par le verbe divin, mais en même temps c'est une sorte de prophète auto proclamé, qui attend la révélation divine, dans le même désespoir avec lequel il attend le retour de Dieu sur terre. Cela donne une dimension mystique à sa figure de prophète également : à défaut d'être nommé prophète par Dieu, il s'auto proclame prophète, et dans sa quête mystique

cherche aussi la révélation divine qui validera ce statut. Si Marchenoir est un prophète, c'est bien d'un prophète mystique qu'il s'agit.

En plus de la figure de fratricide que lui donne le nom de Caïn, Marchenoir est aussi un parricide. Cela est même la toute première révélation que nous avons sur le personnage, dans la première phrase du *Désespéré* : « Quand vous recevrez cette lettre, mon cher ami, j'aurai achevé de tuer mon père. Le pauvre homme agonise, et mourra, dit-on, avant le jour » (Bloy, 2010: 63). Ce meurtre symbolique du père est le fruit de la « révolte impie » contre l'autorité paternelle, qui l'a conduit, contre la volonté de son père, à se lancer dans « les avanies démoniaques de la vie d'artiste ». Cet acte de parricide, considéré par Marchenoir comme une « œuvre de damné », est aussi selon le même personnage, une « intransgressable loi de la nature ». Le rapport entre Caïn Marchenoir et son père nous rappelle une autre figure biblique : celle du fils prodigue. Cette histoire, rapportée dans l'*Évangile* de Luc (XV, 11-32), met en scène un père et ses deux enfants, l'aîné qui est obéissant, et le deuxième, le fils prodigue, qui, lassé, quitte la maison de son père et part à la découverte du monde. Mais contrairement au fils prodigue qui finit par revenir, Marchenoir ne revient pas, et par son comportement finit par « tuer » son père.

L'opposition entre le père et le fils se manifeste aussi sur le domaine le plus important pour Marchenoir : celui de la religion. Le père est un non croyant franc-maçon, alors que le fils est le plus intransigent des catholiques. Pourtant, malgré son impiété, le père gagne une certaine sacralité après sa mort.

Marchenoir met deux lettres qu'il a écrites sur les yeux fermés de son père « comme pour le faire juge ». Le mot « juge » donne au cadavre du père une sacralité divine. En effet, dans toutes les religions monothéistes, Dieu est considéré comme étant le meilleur des juges, et si un catholique intransigent comme Marchenoir donne à un cadavre un statut de juge, c'est probablement pour lui insuffler un caractère divin, c'est du moins ce que nous confirme Nicolas Massoulier :

« Sur un œil la lettre de ceux qui se séparent de mauvais cœur d'une maigre aumône, sur l'autre, le pauvre argent du démuné qui se dépouille, qui irait jusqu'à mendier pour pouvoir tout donner. C'est à un incontestable pesage des âmes qu'est convié le lecteur. Il y a là plus qu'une simple sacralisation de l'image du père, c'est le mystère de la divinité qui se laisse entrevoir » (Massoulier, 2009).

Cette dimension sacrée qu'acquiert le père peut nous pousser à voir sa mort comme une allégorie de la mort de Dieu. Cela ne veut pas dire que le père de Marchenoir est une figure de

Dieu le Père, mais sa mort au début du roman peut être mise en parallèle avec la « mort de Dieu » annoncée par Nietzsche, ce qui justifie l'inquiétude spirituelle qui déteint sur le reste du roman. Ce dernier commence par la mort du père et se termine par la mort du fils, qui, comme nous venons de le voir, incarne plusieurs figures bibliques, mais celle à qui cette évocation du père et du fils peut renvoyer est celle du Christ.

En effet, en plus d'incarner la figure de prophète, Marchenoir incarne également la figure de rédempteur, qui lui donne un statut christique. Cette figure est essentiellement liée à sa relation avec Véronique, prostituée qu'il convertit en sainte, et pour laquelle il devient l'image même du Christ : son rédempteur et son sauveur. Plusieurs passages dans *Le Désespéré* suggèrent le caractère christique de Marchenoir, comme cette description faite par Véronique :

« Cette vocation de sauver les autres malgré votre misère, cette soif de justice qui vous dévore, cette haine que vous inspirez à tout le monde et qui fait de vous un proscrit, tout cela ne vous dit-il rien, à vous, qui lisez dans les songes de l'histoire et dans les figures de la vie ? » (Bloy, 2010: 363).

De fait, nous retrouvons, le thème de la souffrance des innocents pour le salut des pécheurs, que Bloy emprunte à Joseph de Maistre. En effet, la vie pèse lourdement sur les épaules du « porte-croix » qu'est Marchenoir, dont la seule ambition est de proférer « une grande parole » avant de mourir, comme Jésus Christ, « sous les soufflets et les crachats de l'univers ». L'allusion à Jésus-Christ est plus explicite quand Marchenoir est sur son lit de mort, où sa « pire souffrance » est « une soif épouvantable, la soif de Jésus dans son agonie » (Bloy, 2010: 395). Ce n'est pas d'une soif matérielle qu'il s'agit, mais d'une soif spirituelle : la mention de Jésus Christ sert, bien entendu, à illustrer le caractère christique de Marchenoir, mais l'évocation de cette soif avec, juste après, le nom de Jésus-Christ renverrait aussi à la nature de la soif de Marchenoir : une soif de Dieu, une soif de Jésus-Christ. Marchenoir, qui fait figure de rédempteur pour les autres, attend vainement la rédemption pour lui-même. Toutefois les succès de rédempteur de Marchenoir se font surtout avec les prostituées : Véronique et avant elle sa première femme, sont toutes les deux recueillies et converties par Marchenoir, qui devient à leurs yeux un sauveur.

La figure christique est poussée à l'extrême dans l'histoire de Marchenoir avec Véronique Cheminot. Cette dernière, tout comme Marie Madeleine après avoir rencontré le Christ, se métamorphose après s'être heurtée à la chasteté de Marchenoir : de la figure d'une pécheresse, elle passe à une figure de sainte. Grâce à Marchenoir le passé de Véronique « était tellement aboli que, pour s'en souvenir, il fallait imaginer un dédoublement du sujet, un recommencement

de nativité, une surcréation du même être, repétri, cette fois, dans une essence un peu plus qu'humaine » (Bloy, 2010: 149).

La prostituée du passé et la sainte irréprochable du présent semblent être deux personnages différents, qui n'ont aucun lien. Avec le temps, Véronique, tout en restant sainte, devient, malgré elle, une tentatrice. Marchenoir découvre, pendant sa retraite à la Grande Chartreuse, qu'il est amoureux de Véronique, qui pour préserver la figure chaste du christ de Marchenoir, commet sur elle-même l'acte de défiguration. Ayant succombé à la tentation de la chair, Caïn Marchenoir se retrouve déchiré entre deux figures : celle du Christ et celle d'Adam, qui, tenté par Eve, finit chassé du paradis, ce lieu qu'on peut associer à la Grande Chartreuse, où il voulait mener une vie monastique, et où il n'est pas accepté comme moine parce qu'il est amoureux. De plus, son amour pour Véronique est voué à l'échec, mais cette dernière sombre dans la folie, ce qui a pour effet de l'anéantir totalement, au sens propre comme au figuré, car la folie de Véronique sera la cause indirecte de sa mort accidentelle.

3. Un faux désespéré

Si Marchenoir est une transposition littéraire de l'auteur. Pourquoi Bloy fait-il mourir un personnage censé le représenter dans le roman, et pourquoi une fin dans la souffrance ? Est-ce pour afficher explicitement l'échec de sa quête mystique ? Bloy explique, dans une lettre adressée en 1887 à Henriette L'Huilier, la signification morale et spirituelle de cette mort accidentelle :

« Je me sens peu de chose (...) avec tout mon passé douloureux mais souvent coupable, avec mes lassitudes mes mélancolies affreuses, mes crises de découragement. Il est vrai que tels sont les inévitables maux d'un artiste en cette fin de siècles ravagée par toutes les névroses. Mais, si j'étais plus religieux par mes pratiques, je serais sans doute plus fort et je l'avoue avec une tristesse profonde, mon équilibre moral est fort ébranlé depuis la très véridique catastrophe arrivée en 82 et racontée dans la grande lettre finale du *Désespéré*. Jamais je n'ai pu me remettre complètement de cet horrible malheur. L'histoire du camion et de la poitrine écrasée est cruellement vraie dans le sens symbolique.» (Bloy, 1947: 337-338).

Bloy y déplore son manque de foi, qui n'a pas été si forte pour faire face à tous ses malheurs, en particulier la folie d'Anne Marie Roulé, qui fut pour lui la plus dure épreuve, et pour Marchenoir l'épreuve ultime. Mais est-ce que cela signifie que sa quête de Dieu a échoué ?

La mort est certes la destinée de tout le monde, mais celle de Marchenoir est particulière, car les déceptions et les échecs ne s'arrêtent pas même durant son agonie. Son seul ami Leverdier quitte Paris, Véronique sombre dans la folie, lui-même se fait renverser par un camion qui lui

porte un coup mortel le faisant entrer dans une terrible agonie, durant laquelle il espère qu'au moins ses derniers souhaits se réaliseraient : obtenir les derniers sacrements de la part d'un prêtre et voir son ami Leverdier. Comble du désespoir, ni Leverdier ni le prêtre n'arrivent à temps. Les deux dernières phrases du roman précisent que, directement après la mort de Marchenoir, « L'église voisine sonnait l'Angélus de la fin du jour », libérant ainsi, mais trop tard le prêtre, et que « Leverdier arriva à onze heure du soir ».

Le désespoir de Marchenoir s'accroît dans ses derniers instants ; il y voit le très peu de temps qui lui reste s'écouler sans que rien de ce qu'il attend n'arrive. En pleine crise, il est livré à une concierge imbécile qui empoisonne ses derniers instants, et à laquelle il déclare : « Mourir ainsi ! (...) moi chrétien ! Est-il possible, après tant de maux, que je sois privé de cette consolation ? » Et encore : « Il arrivera trop tard ! (...) Mon Dieu, exigerez-vous cela encore de ma pauvre âme ? » (Bloy, 2010: 404).

Cette dernière prière est assez révélatrice quant à la nature des souffrances de Marchenoir, ces ultimes échecs sont présentés par ce dernier comme une « exigence » divine de plus. Mais en échange de quoi sont-ils exigés ? Rien n'est précisé, mais nous pouvons penser qu'en dépit de ce que nous avons dit, tous ces échecs et souffrances ne seraient peut être qu'un prix à payer pour son salut. D'autant plus que bon nombre d'anciens mystiques ont préconisé la quête de Dieu dans la souffrance. La mort de Marchenoir peut être lue comme une illustration de l'échec de sa quête mystique, Mais le contraire est également possible.

Selon Maître Eckhart, la seule manière d'arriver à Dieu après une longue quête c'est la mort. Cette dernière prend même une forme de délivrance chez Bloy, car malgré tous les malheurs, Marchenoir déclare sur son lit de mort : « Je ne suis plus le désespéré » (p.393), suggérant ainsi un éventuel soulagement après tant de souffrances. Cette expression ne manque pas d'être déroutante, car elle nous met devant une situation contradictoire. Bloy nous laisse sans réelle réponse quant à l'échec ou la réussite de la quête de Dieu de Marchenoir.

La réaction de ce dernier vis-à-vis de sa mort est paradoxale. D'un côté, c'est le désespoir absolu du chrétien qui n'obtient même pas ses derniers sacrements ; de l'autre, c'est la délivrance bien heureuse du chrétien qui a « désespéré en espérant », qui, après avoir payé ses dettes en souffrant dans sa vie, obtiendrait peut être le salut dans la mort. Ainsi, Pierre Glaudes, dans sa présentation du *Désespéré*, dit que Bloy « place le lecteur dans une position inconfortable. Le désespoir chrétien dont il tente de tracer la voie est un cheminement sur des escarpements spirituels où l'on finit par ne plus distinguer le précipice de la ligne de crête » (Glaudes, 2010: 49).

Conclusion

En conclusion de ce travail, nous pouvons dire que le personnage de Caïn Marchenoir représente la frontière très mince qui pourrait exister entre la foi et le désespoir. Bloy s'inscrit ainsi dans la même perspective que ses contemporains et précurseurs chrétiens du XIX^e siècle. En effet, l'inquiétude spirituelle de Bloy a un rapport étroit avec celle d'autres auteurs qui l'ont influencé, tels Joseph Maistre, Charles Baudelaire, Jules Barbey d'Aurevilly ou Ernest Hello etc. Ces écrivains, tous ont été révoltés de ne pas trouver Dieu, et tous ont crié leur rage et leur désespoir vis-à-vis de cette absence. Parce que dans le silence de Dieu, c'est surtout le bruit de ses détracteurs qu'on entend. La mort de la religiosité que nous avons évoquée au début n'est pas une mort naturelle, mais un assassinat, Barbey d'Aurevilly parle d' « une société qu'on a décapitée de son Dieu » (Aurevilly, 1861 :301-308). Mais cela signifie-t-il que le chrétien dans l'ère moderne a abandonné tout espoir ?

Dans l'incipit de *La Femme Pauvre*, Bloy explique que son livre n'est « qu'une longue digression sur le mal de vivre dans une société sans Dieu » (Bloy, 1897). Le désespoir qui déteint sur son œuvre ne serait que le fruit de ce mal de vivre qu'il évoque. La fin de son personnage, comme celles de toutes ses figures de piété est tragique, Marchenoir meurt, Véronique perd la raison, Clotilde, héroïne de la femme pauvre, meurt également. Mais la fin tragique n'est-elle pas le tribut des héros ? Par ailleurs, l'un des influenceurs de Bloy, Joseph de Maistre disait que : « Les souffrances sont pour l'homme vertueux ce que les combats sont pour le militaire : elles le perfectionnent et accumulent ses mérites. Le brave s'est-il jamais plaint à l'armée d'être toujours choisi pour les expéditions les plus hasardeuses ? Il les recherche au contraire et s'en fait gloire : pour lui, les souffrances sont une occupation, et la mort une aventure » (Maistre, 1822).

Dans notre travail nous avons évoqué le dur contexte que connaît le Christianisme vers la fin du 19^e siècle, et comment cela a réveillé le sentiment religieux qui se manifeste dans l'œuvre de Léon Bloy. Ce dur contexte rend toute quête mystique difficile, voire impossible, car toute quête de Dieu finit par se heurter au dur silence de ce dernier. Du côté de Marchenoir le désespoir reste le principal pilier de la quête. Mais si Dieu est apparemment absent et que son Église est à l'agonie, tout n'est pas perdu.

Au terme de ce travail, nous sortons avec la conclusion que le côté spirituel et mystique est toujours là pour réfuter cette soi-disant mort de Dieu. Dieu n'est pas mort, car ses fidèles et ses saints sont toujours là. Si Marchenoir lance un cri de révolte car Dieu ne montre pas de signe de retour alors que certains de ses fidèles, comme lui, se battent pour sa gloire, c'est parce que

c'est justement par l'intermédiaire de personnes comme lui que Dieu se manifeste. Et c'est en faisant parler la voix divine qui est en lui, que l'auteur nous fait part d'un indice de la présence divine tant recherchée par le religieux.

Ayant toujours été présente en filigrane dans les textes des anciens mystiques, *La Bible* reste aussi la principale source d'inspiration de Léon Bloy, et le principal modèle qu'il suit pour l'écriture de ses romans. Bloy a un style esthétique biblique, *La Bible* est toujours présente soit par citations, directes ou indirectes, ou encore par simples allusions. Le livre saint met en scène des figures de prophètes et de patriarches pour donner des exemples aux croyants. C'est ce que fait Léon Bloy également, en mettant en scène des personnages à caractère biblique, des figures proches de celles des prophètes et des saints, vivants, non pendant l'âge de miracles, mais dans celui de l'agonie, dans lequel ils essaient d'accomplir leurs propres miracles.

L'intérêt de l'étude d'un personnage de Caïn Marchenoir c'est qu'elle nous permet de découvrir un personnage atypique. Il s'agit à la fois d'un personnage autobiographique, inspiré de la vie et de la personnalité de l'auteur, mais il est toutefois doté d'une aura biblique, ce qui lui accorde un statut de personnage d'un autre temps, qui livre ses impressions sur l'époque moderne. Véritable croisé du XIXe siècle, Bloy, par le biais de Marchenoir ne défend pas la cause chrétienne avec un glaive, mais avec des mots. Nous déplorons le fait que quelques pages ne soient pas suffisantes pour cerner tous les aspects du personnage. Toutefois l'étude d'un tel personnage pourrait être une introduction intéressante pour l'étude de la figure du mystique ou du saint dans la littérature moderne. Que ce soit aussi bien chez Léon Bloy, où les figures de saints et de mystiques abondent, ou encore chez certains de ses contemporains, notamment Georges Bernanos. Le personnage du désespéré éprouvé par sa foi pourrait également être comparé à des figures similaires chez d'autres auteurs du début du XXe siècle, notamment François Mauriac.

BIBLIOGRAPHIE

Bloy, L. (1897), *La Femme pauvre*, Feedbooks (édition numérique).

Bloy, L. (2010), *Le désespéré*, Paris, Flammarion.

Bloy, L. (1947), *Lettres aux Montchal*, in *Œuvre complète*, Paris, Typographie Bernouard.

Bloy, L. (1969), *Le Salut par les juifs*, dans *Œuvres complètes* éd. J. Bollery et J. Petit, Paris, Mercure de France, t. IX.

Charles, C. (1990) *Naissance des « intellectuels »*, Paris, Minuit.

D'Aurevilly, J.B (1891), *Dernières polémiques*, Paris, Albert Savine.

De Certeau, M. (1982), *La Fable mystique*, Editions Gallimard, 1982.

De Maistre, J. (1822), *Les soirées de Saint-Pétersbourg*, huitième entretien. Dans : <http://world.std.com/~dcons/Literature/JMSP/JMSP8.html> consulté le 11 février 2021.

Dhombres, N. & J. (1989) *Naissance d'un nouveau pouvoir : science et savants en France (1793-1824)*, Paris, Payot.

Glaudes, P. (2010) « La Clé du *Désespéré* », in *Le Désespéré*, Paris, Flammarion.

Massoulier, N. (2009), *Les incarnations du Père dans Le Désespéré de Léon Bloy*, publié le 20/10/ 2009 dans : <http://www.juanasensio.com/archive/2009/10/19/les-incarnations-du-pere-dans-le-desespere-de-leon-bloy-par.html> consulté le 11 février 2009.